

Alain

Bonjour Alain. Professionnellement parlant, agissant dans un cabinet d'expertise comptable qui était un bureau secondaire sur Paris et avant dans le monde social médico-social. J'étais responsable de ce cabinet secondaire. Le cabinet principal étant dans les environs de Nice. J'ai rencontré Karine dans mon cursus professionnel. Je l'ai accueilli dans les années 90 pour un entretien éventuellement d'embauche, s'est confirmé et au fil du temps, nous avons appris à nous connaître professionnellement parlant jusqu'à l'arrivée du myélome en 2012.

Karine

Bonjour, moi, je suis Karine et effectivement, j'ai rencontré Alain lors d'un rendez- vous que j'avais à Paris, puisque à l'époque, j'étais dans les Alpes-Maritimes. Et donc, la personne qui reprenait ce cabinet sur Paris m'a proposé un poste et donc il fallait que je monte à Paris, comme on disait à l'époque, pour un rendez- vous. Et donc, j'ai rencontré Alain à cet entretien, donc d'embauche. Et puis, l'embauche s'est faite. C'était en septembre 94, 1994 exactement. Moi, je suis toujours dans ce cabinet. Bien sûr, ce n'est plus le même gérant. On a en a été rachetés par un groupe, mais jusqu'à ce qu'Alain quitte le cabinet pour le départ en retraite.

Alain

Ce qui a été quand même très difficile pour moi, c'est que forcément, dans ce cabinet, nous étions sept collaborateurs- collaboratrices, dont moi- même. Nous étions quand même proches les uns des autres dans nos différentes missions et il a fallu que je trouve les mots qui n'étaient pas faciles du tout pour annoncer que j'étais pris par une maladie, le myélome, avec quelques difficultés qu'il allait falloir que je me mette un peu en retrait, professionnellement parlant. Ça n'a pas été facile et la première personne vers qui je suis allée, c'est Karine, qui est l'attachée de direction du cabinet. Je me suis exprimée comme j'ai pu, elle a entendu ce qu'elle a voulu, ce qu'elle a pu, etc. Parce qu'après, il fallait réagir vis - à- vis des collaborateurs et il fallait réagir par rapport aussi aux dossiers comptables de nos clients.

Karine

L'effet d'annonce, justement. L'annonce, je me souviendrai, ça, c'est quelque chose qu'on ne peut pas oublier dans le parcours professionnel. C'est vrai que je te vois arriver... Ce que tu faisais traditionnellement, c'est que chaque fois que tu arrivais, tu passais par mon bureau, on se disait bonjour, on se racontait. Effectivement, on était plusieurs à avoir senti quand même une fatigue chez toi quelques mois auparavant. Fatigue, ça peut se comprendre. Il y avait beaucoup de déplacements, c'était quand même assez intense les périodes fiscales, les bilans. Vous aviez des déplacements, il n'y avait pas que l'Île- de- France, il y avait aussi la province. Ça s'entendait, mais là, il y avait autre chose. Quand tu es arrivé et que tu m'as annoncé ça, je me souviens, debout près de la fenêtre et moi, j'étais assise à mon bureau comme je l'ai fait tout le temps. Et là, je me suis dit « Mais qu'est- ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qu'il m'annonce là ? Qu'est-ce qu'il me dit ? » J'ai été complètement abasourdie de toute façon. Puis, qu'est-ce que c'est que cette maladie ? Ça a été très difficile pour toi aussi de trouver les mots parce que c'était quand même assez compliqué.

Alain

Je n'avais pas forcément les mots pour exprimer ce qui était le myélome, à part que c'était un cancer, que c'était la moelle osseuse. Mais au-delà de ça, ça me dépassait beaucoup.

Karine

Et je me souviens que quand tu es arrivé, tu n'étais pas comme d'habitude, une, mais moi, j'étais dans mon truc et j'ai commencé à te dire « Bon, ça va Alain, oui, oui, ça va. » Je ne sais plus, mais je sais que

ça a été très brouillon. Et puis j'ai dit « Au fait, hier, il y a eu un mail et tu m'as dit... » J'ai quelque chose à te dire ?... Oui, tout de suite. Tu as été... Oui, parce que c'était professionnel. Forcément, moi, je m'attendais pas à ça. Donc je me suis dit « Tiens, il y a un message pour toi. Il va falloir que tu rappelles assez rapidement ce client ce matin. » Et là, il m'a dit « Non, ce matin, ça va pas pouvoir se faire. J'ai quelque chose à annoncer. Et puis là, j'ai vu qu'il était très grave. Alors là, j'ai laissé tomber mes affaires et je l'ai regardé. Je suis restée assise. Je suis venue à côté de toi vraiment à la fin, quand tu m'as dit que de toute façon, tu ne pouvais pas aller voir les collègues. Je me suis restée assise parce que j'ai écouté ce que tu disais.

Karine

Tu m'as dit Je pense que c'est il y avait un trop plein. Et tu m'as dit « Mais à quoi bon ? À quoi bon se battre ? »

Karine

Et ça, je ne pouvais pas l'entendre. Si je dis « Si Alain, tu vas te battre. Tu sais pour qui tu vas te battre ? » « Pour tes petits enfants. » Et ça, je m'en souviendrai toute ma vie. Et là, je pense que... Il y a eu quelque chose. Il y a eu quelque chose. C'est pas possible. Tu peux pas dire un truc pareil. Je peux pas te laisser dire ça. Et puis après, bon, on est tous allés... Ça, ça a été vraiment, je pense que c'est la phrase qui a fait qu'en tout cas pour moi, parce que moi, tu m'as dit ça, j'ai pas réfléchi. J'ai dit si, tu vas te battre. Si ce n'est pas pour tes collègues. Mais bon, voilà, tes petits enfants, c'est très important.

Karine

J'ai dit « Écoute, tu restes là et moi je vais y aller. » Donc j'ai traversé, c'était pas très long. Et dans le bureau que tu occupais, il y avait un seul collègue. Donc je lui ai fait signe de venir de l'autre côté où il y avait trois collègues. Nous étions cinq. Et là, ils ont vu, ils ont regardé, ils ont vu que tu étais là- bas. Et moi, dans cette pièce, je leur ai dit « Alain vient d'arriver, il m'a annoncé un truc, mais je suis complètement abasourdie de ce que je viens d'apprendre. Il a une maladie, ça s'appelle le myélome, c'est un cancer. Le cancer de la moelle épinière, la moelle osseuse.

Karine

Voilà, c'est ça. Et ça a été difficile parce qu'en fait, je ne savais pas forcément... J'ai répété les mots qu'Alain m'avait dit. Et puis j'ai vu l'incompréhension. J'ai vu les sourcils se froncer. « Mais qu'est- ce que tu nous racontes ? Il est où Alain ? » « Il est là, il vient d'arriver, mais il a beaucoup de beaucoup de mal. C'est très difficile. On avait une tradition, c'était d'aller prendre tous ensemble un café le matin, une fois que tout le monde était arrivé. Et là, c'est vrai que... C'est ça aussi qui est en fonction de certains collègues. Certains, tout de suite, sont levés et sont venus vers toi, je pense. D'autres se sont dit « Mais c'est une blague ? Qu'est-ce qui me tombe dessus ? Qu'est-ce que c'est ça ? » Et il me semble que tout le monde n'est pas forcément venu dans la pièce parce que « Wow ! Qu'est-ce que je vais lui dire ? Quels sont les mots qu'il faut dire à un collègue qui nous apprend ça ? Moi, il était venu vers moi, je n'avais pas forcément trouvé les mots.

Karine

Oui, je ne sais plus ce que j'ai dit. Parce que je n'avais pas peut- être pas tout enregistré ce que tu m'as dit à ce moment- là et j'étais moi- même complètement... Désappointée ? Oui, désappointée. Et puis alors, je sais qu'il y en a un qui m'a dit « Mais c'est quoi ça ? C'est un cancer ». « Mais bon, mais il en est à quel stade ? Il est où ? Il est où ? Il est là, il est dans mon bureau, mais il a beaucoup de mal. Il est vraiment pas bien. Donc il a fait l'effort de venir ce matin, mais je pense qu'il ne restera pas longtemps ». Et puis c'est là petit à petit, on est resté pas longtemps ensemble dans ce bureau. On voulait pas te

laisser non plus, mais j'avais rien d'autre à leur dire en quelque sorte. Je venais d'apprendre ça, donc du coup, on est retourné là- bas. Et moi, je suis passée devant le bureau et j'ai dit « Allez, on fait un café,

Alain

Ce n'était pas dans mes habitudes, même si ça faisait quelques mois que la réforme m'accompagnée. Avec la fatigue, avec un rhume qui n'en finissait pas. Je me traînais plus qu'auparavant. Ce n'était pas lié à la surcharge professionnelle. Parce qu'en ces périodes, en cabinet comptable, il y a toujours la surcharge professionnelle.

Karine

Là, il y avait autre chose..

Alain

Et ça a craqué ce jour- là, par rapport à la relation professionnelle. Ça a craqué parce qu'il fallait que je m'exprime dans un domaine personnel qui me concernait, qui allait perturber beaucoup le chemin de vie, comme on dit.

Karine

Toi qui demandais toujours aux autres. Tu demandais toujours à tout le monde. Tu me disais à l'époque, on se voyait, comment allez- vous ? Est-ce que tout le monde va bien ? Toujours demander des nouvelles des autres avant de parler de lui. Et ce jour- là, il a fallu que tu fasses les choses un peu différemment.

Alain

Je devenais la pièce centrale.

Karine

Oui, c'est ça.

Alain

Obligé de parler de moi en plus.

Karine

Oui, parce que ce n'est pas quelque chose que tu faisais facilement. Et là, en plus, quand c'est quelque chose de cette ampleur- là, aussi grave que ça, c'était quand même quelque chose de... Je ne pensais pas pouvoir presque revivre ce moment- là.

Karine

Et après, au fur et à mesure, je sais plus après, dans cette pièce, je sais qu'il y avait un silence. C'était étrange parce que pesant, parce qu' on venait d'apprendre quelque chose et là, je pense qu'il y a certains qui t'ont posé des questions et toi, tu pouvais pas. De toute façon, tu as dit « Je peux pas rester, il va falloir que... Mais où tu vas ? Est-ce que tu veux qu'on vienne ? » Et je sais qu'il y en a un ou deux qui t'ont dit « On peut t'accompagner, tu vas pas rester tout seul. » Voilà, c'était très pesant de toute façon parce que bon, tu es quand même parti tout seul.

Alain

Oui, parce que je ne maîtrisais pas en plus.

Karine

Tu pouvais pas travailler. Tu étais venu vraiment pour... Je pense pas que tu n'avais pas prévu de rester avec nous toute la journée de toute façon, parce que c'était pas possible.

Alain

Je n'aurais pas pu. C'est clair, j'aurais pas pu.

Karine

Nous, on n'a pas pu derrière aussi après, je peux te dire. On a passé un peu de temps, justement, pour mettre en forme ce mail, pour dire « Comment je vais annoncer aux clients après. C'était pas facile, mais bon, je me suis dit que tu étais venu me voir en premier, donc il fallait pas que je flanche.

Alain

Je dirais que définitive, ça n'a pas été un choix d'aller vers Karine en premier. Je pense que c'est là encore, c'était le naturel. Un petit peu comme on a annoncé tout à l'heure en disant le matin, on arrive, on fait un petit point, le « bonjour » et puis tout de suite, les points forts, les points faibles du cabinet, les avancées, les reproches, les satisfactions des clients, etc. Je dirais que naturellement, il y avait un tel degré de confiance que naturellement, je me suis porté vers elle. Que les collègues, c'est différent. Que ce soit Collegium, que l'EMFA, le rapport professionnel était différent. Parce que là, le lien qu'on avait, c'était Karine étant là, on va dire, vraiment l'appui total au niveau du cabinet étant là au quotidien et étant là en faisant le lien aussi bien avec moi qu'avec le gérant de la société qui était, on va dire, sur le Sud-Est de la France. Donc, le degré était tel que naturellement, je me suis porté vers... Et pour moi, inconsciemment, j'étais convaincu que les propos qu'elle pourrait transmettre, elle n'aurait pas trahi, si vous voulez, ce que j'avais dit. C'est peut-être ça aussi, c'est important.

Karine

Mais ça a été très... C'était une drôle de journée de toute façon parce que... Enfin, une drôle, c'est peut-être pas le mot qu'il faut, mais c'était une journée particulière parce qu'une fois que tu es parti, on s'est dit

« Mais qu'est-ce qui va se passer maintenant ? » Je parle pas au niveau du travail. Ce n'était pas ça, c'était vraiment pour toi, en fait. La maladie. Comment ça va évoluer ? Parce que finalement, on n'en savait pas plus que ça parce que tu n'en as pas parlé devant tout le monde après. C'était tellement difficile pour toi. Il n'y a pas eu tant de questions que ça. Au départ, en tout cas, on était tellement...

Alain

Et moi-même, je ne connaissais pas les perspectives d'avenir. C'est ça. Je n'avais pas arrêté de dire que le choix du traitement était ?, etc. On savait qu'il fallait quand même traiter. Si j'acceptais le traitement, il fallait traiter. Mais je n'avais pas à choisir rien du tout. Moi, c'était l'information qui, malheureusement, le statut d'opérationnel, il devenait un statut de non opérationnel ou alors à faible pourcentage, mais impossible autrement. Donc c'est vrai que ça a été bref. À ce moment-là, avec des mots qui manquaient, des mots qui n'étaient pas forcément appropriés. Après, j'avais qu'une hâte, c'était de partir et d'aller me réfugier, comme un animal traqué.

Karine

Dans sa tanière.

Alain

Est-ce que ça a été assez bien ? Est-ce que ça a été assez mal ?

Karine

C'est ce dont tu avais besoin ce jour-là, au départ, de toute façon, tu pouvais pas même communiquer, causer et tout.

Karine

Il est parti du bureau, c'était trop dur, parce que c'était trop difficile, c'était hors de question. On a quand même mis en place un petit système de messagerie ou de messages. Moi, comme je suis assistante du cabinet, je recevais les appels. Beaucoup de téléphones à l'époque, moins maintenant, mais beaucoup de coups de fil. On a fait un mail général.

Alain

Il a fallu bâtir un mail tous les deux pour que j'annonce que je me mettais en retrait quand même, on va dire, des dossiers.

Karine

Je ne me suis pas étalé. Mais là, les coups de fil derrière, je savais qu'il y en a certains qui ont appelé. Mais qu'est-ce qui se passe ? Ça a été un peu compliqué aussi parce qu'il fallait garder sans trémolo, dans la voix. Pas toujours facile. Et puis après, le défilé des collègues dans le bureau. Qu'est-ce que c'est que ça ? Alors bon, on n'avait peut-être pas tous les...

Alain

Vous aviez pas tous les tenants parce que même moi, je ne maîtrisais pas tout.

Karine

Et puis bon, on n'entend pas parler de cette maladie, ou du moins, en fait, moi, je n'en avais pas entendu parler parce que chez les hommes, il y a divers cancers qui sont plus communs, on va dire. Mais là, le myélome, voilà. Donc j'ai écouté, je t'ai écouté.

Karine

Et puis, à quel stade tu en étais ? Tout ça, la maladie, elle en était où ? Est-ce que c'était le début ? Ça avait été pris à temps ou est-ce que déjà elle avait un peu progressé ? On ne savait pas trop. Est-ce que toi, tu le savais à ce moment-là ? On te l'avait annoncé, mais est-ce que tu avais fait tous les examens ?

Karine

Mais tu sais, pour en savoir sur cette maladie, qu'est-ce que c'est ? Comment faire pour regarder ? On n'avait peut-être pas autant de...

Alain

Il y avait peut-être moins d'informations qu'il y en aurait aujourd'hui.

Karine

Oui, on n'avait peut-être pas forcément tous des téléphones.

Alain

Moi, je n'avais pas d'informations, même si j'en avais reçu. Elles sont rentrées par une oreille et elles sont sorties par l'autre. Je n'étais pas prêt, comme on dit, à les entendre. C'est le choc.

Karine

C'est brutal.

Alain

Oui, c'est brutal. On s'est aperçus que du jour au lendemain, on est diminué, on est plus ce qu'on était. On s'est dit « Comment ils vont me percevoir ?

Karine

Les uns les autres. Tu parles des collègues ? oui, des collègues et des clients aussi

Karine

Des collègues surtout.

Alain

C'est surtout les collègues. Les clients, c'est autre chose. Il y a quand même une distance, c'est professionnel. Les collègues, il y avait quand même d'autres approches. C'est sûr. C'est évident. Mais même si avec tous les collègues, on n'a pas les mêmes approches, mais il y avait des approches.

Karine

Moi, je pense que c'est parce que certains ont eu peur de ça. Ce n'est pas que moi, je n'en avais pas peur, mais je me suis dit « Il est venu vers moi. Je ne peux pas lui dire je ne sais pas. Il faut aller de l'avant. Tu vas te battre, c'est évident. Quel que soit le degré où tu en es, tu vas te battre. Tu as les capacités pour ça, tu vas le faire. Mais oui, pour moi et en même temps, je préfère avoir ce discours - là que baisser les bras et se dire « Mais bon...

Alain

Dans ses situations, on est meilleur pour les.

Karine

Autres que pour soi-même.

Alain

Oui, je suis d'accord. Ça passe, il y a les mots, etc, il y a l'environnement, etc. Pour soi-même, on entend qu'il se dit des choses, etc. On sait, mais ça ne tilte pas forcément. Il faut que ça monte, que ça se digère. Puis après, on dit « Oui, mais sur le coup, c'est très difficile. Très, très, très difficile. » Donc là, il y a une épreuve quand même délicate.

Karine

Oui, je suis d'accord. Et puis, le fait de te voir partir, de se dire « Il rentre chez lui. » qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Il est tout seul. C'est ça aussi qu'on se disait « Waouh ! Qu'est-ce que tu fais demain ? Est-ce que tu vas revenir ? Tu disais que tu avais besoin de prendre un peu de distance, mais après, c'est vrai qu'on était tu m'appelais, tu me tenais au courant.

Alain

L'environnement faisant, sans mettre la pression, me disait « Ça serait bien quand tu rentres à la maison, fais-nous un petit coucou. » des trucs comme ça, simplement un petit coucou. Tu nous dis que tu es arrivé. Au début, c'était dur. Puis après, je pouvais dire, mais ce n'était pas la pression, on est bien d'accord, c'était vraiment très amical. De dire il est où, il fait quoi ? Comment ça se passe ?

Karine

Parce que c'est vrai que quand tu es parti, on est resté, nous, presque bouche bée. D'abord, on n'a pas beaucoup travaillé, je pense, cet après- midi- là, autant le dire. Mais c'est vrai qu'on s'est tous mis autour de la table en disant « Effectivement, oui, on a vu, il était un peu fatigué. C'est ce que je disais au départ. Mais de là à prendre cette maladie, non, on ne s'attendait pas du tout, mais pas du tout à ça. Et qu'est-ce qu'on fait ? Il faut le soutenir, c'est évident. Il faut l'accompagner du mieux qu'on peut, que ce soit au niveau de la clientèle, les rendez- vous, mais ça, après, ça se faisait parce qu'il y avait des binômes. Ça, je pense que ça s'est fait très facilement. Tu n'es pas retourné chez les clients tout de suite, je pense ?

Alain

Non, parce que les collègues ont été très volontaires et se sont portés tout de suite volontaires. Sans se poser de questions.

Alain

Oui, c'est vrai. Ne t'inquiète pas, on fait. C'était chouette quelque part.

Karine

Oui. Tu avais besoin de ça de toute façon.

Alain

J'aurais été incapable complètement.

Karine

Déjà, venir au bureau, ce ne devait pas être simple, je pense.

Alain

C'était difficile, mais on y arrivait.

Karine

Oui, parce qu'une fois que l'effet d'annonce passé, on savait que tu venais, peut- être que tu en parlerais plus facilement.

Karine

Tu donnais des nouvelles, même le lendemain, on a échangé. C'était important quand même de savoir. On pouvait pas poser la question « Comment tu vas ? », c'est le genre de questions qu'il faut éviter.

Karine

Enfin, je veux dire, au contraire, il faut le soutenir, il a besoin de ça. Donc sans trop savoir ce que c'était non plus. Parce qu'après, il faut choisir ses mots. Il ne faut pas dire « T'inquiète pas, ça va aller. » Il ne faut pas dire ce genre de choses. « Tu vas te battre, ça c'est sûr. » Ça va aller, on le souhaite, on espère, on croise les doigts, mais dans un premier temps, il faut accepter de se soigner. Ça fait peur, certes. Ça fait très peur. Moi aussi, j'ai peur. Mais il faut le faire.

Alain

C'est vrai qu'au début, ce n'était pas des longues communications. C'était vraiment des échanges courts. Je pouvais pas entretenir. Je n'arrivais pas à... Ça me demandait des grands blancs, ça me demandait des efforts colossaux. Mais je donnais quand même.

Alain

L'effet d'annonce passé, et après je rentrais dans un traitement. Une fois que j'avais arrêté, pris la décision. Donc, qui dit traitement dit déjà, il se soigne. Il y va. Après, un traitement n'est jamais garanti. Mais bon, quand on voit aujourd'hui, voilà, 12 ans après, c'est quand même bien. -oui. -nous sommes bien d'accord. Mais au départ, c'est vrai qu'un peu en stand-by, les collègues allant de l'avant et petit à petit, je suis revenu. Il y en a qui me disaient « Tiens, demain, ça serait bien qu'on aille chez tel client, tel dossier. » Et les collègues, d'un coup de voiture, ils passaient me prendre. Mais comme ça, parce qu'on allait tous les deux. Nous étions en binôme, sans dire « T'es malade, on vient de chercher. » Non. C'était plus en disant « Écoute, c'est un gros dossier. Allez, on y va tous les deux, on passe te prendre. Et puis je te redéposerai ». Alors c'est vrai que la journée était quand même... Je pouvais pas faire des journées complètes. Donc on raccourcissait quand même la journée. Mais c'était chouette.

Karine

Mais les clients étaient compréhensifs je pense aussi.

Alain

Oui, il y avait parce qu'on avait quand même des clients compréhensifs, très compréhensifs.

Karine

Très compréhensifs. Ça, c'était.

Alain

Très important. Pas partout, mais une majorité. Mais ce qui a été très agréable pour moi, c'est de savoir qu'il y avait une solidarité à toute épreuve. Ce qui n'est pas forcément donné que ce soit un cabinet comptable ou... C'est vrai que nous étions peu nombreux.

Karine

Nous étions sept. Oui, on n'était pas nombreux.

Alain

Ça fait longtemps. Mais enfin, ça veut dire que c'était sept qui étaient quand même bien occupés en dossier. Ça veut dire que s'il y en a un qui se retire même partiellement, il faut que ceux qui sont bien occupés acceptent d'en prendre encore un peu plus. Et à ce moment- là, il faut vous dire que le télétravail, ça n'existait pas. Il fallait aller soit au siège, qui était sur Paris, à Montparnasse, ou soit chez les clients. Donc c'était des plus, on va dire, de semaine en semaine.

Karine

Mais je me souviens, tu disais quelque chose, tu disais « Ouh là là, c'est vrai qu'on a tellement de dossiers, on est peu de collaborateurs. » Souvent, tu disais, tu vas te souvenir, mais tu disais souvent « S'il y en a un d'entre nous qui tousse... » Ça, c'était ton expression. « S'il y en a un d'entre nous qui tousse, il va falloir que les autres se répartissent les dossiers. Ça risque d'être une grosse... » Tu te souviens, tu le disais, ça met bien avant. Ce n'était pas forcément cette année-là.

Karine

C'était dans les perspectives de fonctionnement du cabinet. Exactement. Mais ce qu'il y a de bien ce qui était bien, c'est que justement, tout le monde connaissait un petit peu les dossiers. Ça, c'est un atout quand même, je pense. Parce que parfois, un portefeuille, c'est les clients du collaborateur, on ne connaît pas. Mais là, le mail était général. C'était un mail qu'on avait au niveau du cabinet. Tout le monde recevait le mail. De façon à ce que « Tiens, j'ai vu que sur ce dossier, toi, tu avais ci, tu avais ça. Moi, j'ai eu le cas. » Vraiment, il y avait une entraide et ça, je pense que ça a été pour moi, je pense.

Alain

Que c'était un gros atout. Très fort et positif.

Karine

Très, très fort.

Alain

Et quelque part, aussi réconfortant pour moi, je suis d'accord, j'étais diminué, j'étais beaucoup moins opérationnel, mais seulement au niveau du cabinet, tout avançait, tout était... Personne ne se posait de questions. Je parle professionnellement parlant.

Karine

Et quand tu as commencé ton traitement, ça allait mieux après. Je pense que tu as été mis en confiance par l'équipe de l'hôpital et tu as réussi à en parler après mieux. C'est ce qui est normal, je pense.

Alain

Parce que je devenais acteur de quelque chose. C'est ça. Il y avait le combat à mener, donc j'avais décidé que j'allais le mener. Je rentrais dans le traitement, donc c'est différent. Là, il y avait un choix personnel et la décision était prise. Et normalement, avec ce traitement, j'irais à moyen terme, voire à long terme, vers une amélioration. Ce qu'on peut constater aujourd'hui qu'il y a eu.

Karine

Oui, bien sûr.

Alain

Mais sans se poser de questions. En disant « Il nous prend la tête, il est malade, il se soigne et puis on verra bien. » Non, non, pas du tout. Ça a été de dire « Tu te soignes et puis les dossiers, on avance. » Donc ça, c'est très réconfortant de savoir qu'il n'y avait pas de lâcher prise de la part des collègues. C'était encourageant, parce qu'à la limite, je pouvais mener le combat de la maladie tout en sachant que le versant professionnel, il avançait et que les contacts étaient fréquents, même quand je reprenais à temps très partiels. Avec, comment je peux dire ? Oui, il y avait de l'empathie, mais il n'y avait pas de recommandations particulières. Il n'y avait pas de surcharge de prise en charge. C'était « Comment on y va à deux ? » « Écoute, je prends ma voiture, on y va. » Donc c'était quand même un environnement, je dirais, quelque part protégé, protégeant, mais sans appuyer. Moi, je ne le recevais pas comme ça à la limite. Oui, on est à deux et quand on partait en province, tantôt l'un conduisait, tantôt l'autre. Donc petit à petit, la marche en avant repartait.

Alain

Au fil de la vie, au bout, je dirais, au moins une bonne année, oui, le traitement, etc. Parce que je repensais quand même, parce que je travaillais quand même à temps très partiel à la compagnie, et un

des collaborateurs m'a pris en part et puis il m'a fait « Écoute, il y a un an, un an et demi, je pensais jamais te revoir. » Il était content. Et moi aussi.

Karine

Ce n'est pas le genre de choses qu'on peut dire facilement non plus. Il te l'a dit, mais c'est vrai que ce n'est pas évident à dire ce genre de choses non plus. « Tiens, il y a un an, on pensait plus te voir. » Moi, je me suis jamais dit ça. Moi, je me suis dit. Il va se battre.

Alain

Ouais, mais ce collaborateur, le problème, c'était que lui, il avait été consulté Internet et quand on prenait Internet, la durée de vie du myélome, après le traitement, etc. Ou avec traitement. Après, avec traitement, ça pouvait s'interrompre très vite.

Karine

C'était un petit peu le bureau des... Pas des doléances, pas des pleurs non plus, mais quand tu n'étais pas là le matin, parfois, ils arrivaient, les collègues, et puis « J'ai regardé sur Internet, mais tu sais que ça

? » « Non, mais arrêtez avec ça parce qu'on va se rendre malade, nous aussi. Donc, Alain n'a pas besoin de nous comme ça autour de lui. Donc, il ne faut pas arrêter de regarder tout ça, parce qu'il y a du bon et il y a du moins bon là- dedans. Après, il fallait qu'on soit concentré sur toi. C'est surtout comment tu étais, comment tu réagissais après au traitement.

Alain

Et c'est vrai que lors du traitement, on va dire intensif et tout, les informations d'après disaient que les collègues arrivaient le matin, etc, « Est-ce qu'il y a des nouvelles d'Alain ? » Des fois, je n'en donnais pas ou je pouvais pas en donner. Et donc, il y avait toujours le mot « Il est où ? Qu'est-ce qu'il fait ? » C'était.

Karine

Une belle... Ça a été une très belle solidarité, vraiment, au niveau du cabinet. Chacun à sa manière aussi, parce qu'on est tous différents. Il y en a pour lesquels les mots ne viennent pas. C'était très compliqué, parce que je pense que c'était la peur. Mais ça veut pas dire qu'ils n'étaient pas inquiets ou quoi que ce soit. Pas du tout.

Alain

Vous savez que c'est avec les petits ruisseaux qu'on fait les grandes rivières. Donc oui, ils m'ont aidé dans mon parcours. C'est même quand ils m'accompagnaient pour aller sur un dossier, on va dire, avec des journées raccourcies, je n'étais pas d'un rendement défiant, toute concurrence. Le turbo n'était pas mis. Ils ne disaient rien et tout et ils compensaient largement. Mais c'est toujours fait dans la discrétion. En disant « Tu pourrais accélérer, tu pourrais faire... » Jamais, jamais. Il n'y a jamais eu un mot, il n'y a jamais mis en travers. On fait, nous sommes là « Tu fais ça, moi je fais ça. » J'ai l'impression que ça s'est fait en intelligence et de.

Karine

Façon Hyper naturelle.

Alain

Toutes naturelles, c'est ça. Mais que ce que nous avons dit tout à l'heure. Pour les uns et les autres,

c'était naturel. On était une petite équipe, donc l'entraide existait. Mais je disais, à la limite, elle existait avant la maladie.

Alain

Ça, dans le cadre professionnel. La solidarité existait auparavant. Lorsqu'il y avait un dossier brûlant, très chaud, important, à la limite, le collègue concerné n'avait pas besoin de demander. Les autres percevaient et on disait « Si tu as besoin d'un coup de main, ce week-end, on est là ». Quand, par exemple, nous étions en période de déclaration, etc, à la limite, tout responsable que j'étais, je n'avais pas besoin de demander aux membres de l'équipe d'être là. Moi, j'arrivais le samedi, on y avait un deuxième qui arrivait, un troisième... C'est vrai qu'on n'arrivait pas tous à 7h00 du matin. Les arrivées s'étaient de 7h00 du matin jusqu'à 11h00 du matin. Les premiers qui arrivaient, partaient, etc, on n'avait pas le droit de se dire « On part. » L'autre disait « J'arrive », non. Ça se faisait. On revient aux termes de naturel. On se répète, mais ça se faisait naturellement. C'était une équipe. Avec ses points très forts et ses points moins forts. Certains avec des caractères prononcés, d'autres avec des caractères moins prononcés. La solidarité s'est retrouvée après dans votre maladie ? S'est retrouvée ? C'est pour ça que si vous voulez, au niveau de la solidarité, je n'avais pas besoin de demander, c'était perçu directement.

Alain

Je pense. Il n'y avait pas à supplier. C'était normal. Il n'y avait pas à attendre en disant « Désolé, mais j'attendais ça de toi ou ça de vous. » Non. Non, non. Alors peut-être parce qu'il y avait eu, comment je pourrais dire, ? auparavant, avant la maladie. Même tout en étant responsable, on voit bien en définitif comment on avance sur les dossiers, qui va percuter, qui va être à la traîne, etc. C'est vrai que nous sommes tous différents. C'est vrai qu'il y a des degrés de performance différents, etc. Mais rien de particulier, je dirais, par rapport à la maladie. Si ce n'est que très discrètement, il y avait un accompagnement quand même et puis une vision, mais je ne me rendais pas forcément compte de tout.

Karine

Oui, il y avait une attention plus.

Alain

Particulière, je pense.

Alain

C'était une évidence. C'était une évidence.

Karine

Pour les collègues, c'était une évidence.

Alain

Je ne peux pas dire à la base que j'attendais quelque chose de mes collègues, parce que le quelque chose, il arrivait naturellement. Donc non. À la limite, j'aurais pu être surpris que si les échanges avaient changé, si on avait perturbé le fonctionnement, les liens, etc. Mais dans le fonctionnement, rien ne changeait. Il m'informé de temps en temps, même si je n'étais pas sur le dossier.

Karine

C'était une façon aussi de te maintenir aussi un petit peu au courant au niveau de ce qui se passait au niveau du cabinet.

Alain

Et de me tenir en éveil, professionnelle. Même si je n'étais plus l'acteur tel que j'étais auparavant.

Karine

Et ça aussi, c'est que c'était une forme de solidarité, justement, de le tenir informé, même sur des dossiers sur lesquels il ne travaillait pas, qu'on lui dise « Tiens, tu sais, ce client, il a eu assise. » Je trouve que c'était bien fait de la part des collègues. Et ça, ça s'est fait tout naturellement, sans aucun... Moi, si je ne suis pas allée leur dire, pas du tout.

Alain

Spontané. Spontané, oui. Oui, c'était spontané. C'est important aussi pour les personnes qui peuvent être confrontées à une annonce comme le myélome, de savoir que finalement, il faut agir naturellement, être solidaire, mais d'agir naturellement et spontanément. Et pas essayer de changer sa façon d'être. Ça, c'est peut-être pas mal de le dire. C'est peut-être votre rôle de dire ça, qu'il ne faut pas forcer les choses.

Karine

Et après, quand on a recommencé un petit peu à... Enfin, recommencé, oui. Oui, on peut dire recommencé, parce qu'il y a une période où on n'est plus trop, mais on ressortait ensemble. On allait au restaurant, ça nous arrivait assez souvent.

Alain

Régulièrement. Surtout le midi. Oui, c'est vrai.

Alain

Déjà, le midi, quand nous étions au siège. Puis après, on a repris le phénomène des sorties.

Karine

Ça faisait plaisir, en fait. On se disait, déjà, il fallait que tu en aies envie à ce moment-là. Il fallait que tu en aies envie. Dans la démarche.

Alain

Tout à fait.

Alain

L'amitié s'est fait au fil du temps..

Karine

C'est ça. Et s'il n'y avait pas eu cette maladie aujourd'hui, on en serait au même- Je crois qu'on sera amis aujourd'hui. Oui, bien sûr. C'est évident. Moi, j'en suis sûre, même, de toute façon.

Alain

C'est évident. Il y avait énormément de tendances qui conduisait à Ouais.

Karine

Tout à fait.

Alain

Si vous voulez, des petits détails qui faisaient, qui additionnaient les uns aux autres. Peut-être que nous

avons aussi des approches de la vie, des aléas de la vie faisant, etc, qu'on arrivait à partager. Mais des aléas de la vie, je ne dis pas dramatique, pas la maladie grave, mais des fois, il y a quand même des phénomènes, d'abord des épi- phénomènes et des phénomènes qu'on pouvait partager sans pouvoir forcément les régler et compagnie. Et c'est pour ça qu'on quand on dit la confiance petit à petit, il y a la confiance professionnelle, puis la confiance après amicale, etc. On se confie.

Karine

Et puis, il faut savoir, moi, quand je suis arrivée, c'est vrai que j'étais toute seule. Je ne connaissais personne, vraiment personne, en région parisienne. Et c'est vrai qu'il a été vraiment d'un soutien moral énormément parce qu'il m'aidait, il me donnait des conseils. Même parfois, ça pouvait être pour certains papiers, je ne sais pas. J'avais 23 ans, je débarque à Paris. Je leur ai raconté que j'avais dit bonjour dans le métro, que tout le monde m'a regardée, personne ne m'a répondu. Je ne comprenais pas pourquoi, parce que moi, dans le Sud, on monte dans les transports, on dit bonjour, tout le monde répond. Et là, ils ont éclaté de rire. Ils ont dit, je pense qu'ils ont dû croire, les gens ont dû croire qu'est-ce qu'ils faisaient la manche. Il faut que vous faisiez la Manche. J'étais un peu perturbée quand même. Mais j'étais toute seule, j'étais en chambre, j'avais une chambre chez l'habitant du côté de Bagnolet. Je ne savais pas trop, je découvrais tout ça et je crois qu'Alain, il a eu ce côté un peu... J'ai bien sûr toujours mes parents, mais mes parents étaient loin. Donc ce côté un peu « Comment je peux faire pour faire ?

Karine

» Je ne sais plus. Je n'ai plus.

Alain

Forcément de... Oui, un accompagnement, une aide.

Karine

Une aide à l'installation, à la vie. Oui, à l'installation de la vie, parce que j'arrivais, puis après...

Alain

Le contact parisien n'est pas facile. Donc ça, je.

Karine

Ne l'oublierai jamais parce que quand on arrive comme ça, seul et qu'on ne connaît personne, bon, il y a le travail, certes, mais j'avais plus envie de rester au travail que de rentrer après, aux côtés de Bagnolet, parce que ce n'était pas terrible. Mais bon, au moins, voilà, j'ai pu... Et ça, c'était important, je pense. Déjà, il y avait quelque chose, je n'ai jamais oublié ça. Je veux dire, après, bien sûr, la relation professionnelle, oui, bien sûr, c'était mon supérieur, responsable du cabinet. Voilà, c'était mon patron, je ne disais pas. Oui, oui. Même sans dire.

Alain

Le employé de la terrasse. -comme de patron.

Karine

Oui, patron, c'est un peu... On dit beaucoup ça dans le Sud, d'ailleurs. Je crois qu'on ne le dit pas ici, je ne sais pas. Mais voilà, c'est comme ça. Et après, ça s'évite. Mais oui, bien sûr, en fait, sans la maladie, c'est évident. Pour plein d'autres choses, on aurait les relations que nous avons aujourd'hui, c'est évident. On ne s'est pas concerté.

Alain

Avant pour ça.

Karine

Non, pas du tout. Donc c'est évident.

Alain

Nous avons plaisir à nous retrouver.

Karine

Oui, toujours. On prend contact. On peut passer quelques mois sans forcément se voir. On s'envoie des messages, quelques photos, on part en week- end, tout ça. Puis après, quand on se retrouve, on est.

Alain

Toujours contents de se retrouver. De temps à autre, je vais les embêter, je vais déjeuner avec eux. Normalement, j'arrive pour déjeuner. Il y a certains collègues, puis on va dire le gérant actuel, à ses heures, je suis encore là. Donc certains collègues arrivent à bricoler, pas à travailler. Comme je n'occupe pas trop le terrain et que je ne suis pas bavard, mais donc, si vous voulez, il y a quand même, au sein de ces cabinets, il y a quand même des approches fortes. J'ai plaisir à y aller et je pense que le plaisir est réciproque.

Alain

De temps en temps, on me dit « Quand tu peux venir ? Est-ce que ça va ? Tu peux passer ? » ou alors Karine me téléphone et me dit « Il y a les collègues qui seront là tel jour même » parce que les plannings sont maîtrisés bien en avance. Karine me fait savoir « Les collègues, ils seront sur Paris tel jour. Si tu peux passer, ça serait bien. » Si je peux, c'est avec grand plaisir que je vais les retrouver sûrement par NAS. Ça, je crois qu'il faut le garder. Ce sont des liens forts. La profession est une chose, l'exercice du métier est une chose. Puis après, c'est tout.

Karine

Et puis même entre nous, il y en a certains, avec les deux qui restent là, ils me disent « Tiens, t'as des nouvelles d'Alain ? » « Oui, oui. Vous pouvez l'appeler aussi. » Mais bon, ils sont pris dans leur... C'est toujours pareil, il y a toujours un petit message, tout ça. Et d'ailleurs, le nouveau gérant, il rigole parce qu'il connaît Alain. Et puis quand je lui ai dit que je dois appeler Alain pour telle ou telle chose, « Ah bon ?

» alors c'est bon, vous en avez pour une heure. Je vous appelle pas pendant une heure. » il me dit ça. Ou alors quand je lui ai dit qu'Alain vient déjeuner avec nous, il nous dit « Bon, allez, j'ai compris cet après-midi alors que bon, on est là, bien sûr. » Mais c'est vrai que c'est quand même... On traîne un peu, c'est très sympa. Ça fait partie de la vie aujourd'hui.

Alain

Il est vrai aussi qu'on peut avoir des communications longues, mais en dehors du temps de travail. Ah oui ? Oui, oui. Non, non, l'un n'exclut pas l'autre. Mais c'est vrai que partant de dire « Les collègues vont être là si tu passes tout un mot à un autre. Et puis même, il y a un échange. Et puis, on combine comme ci, comme ça, il y a des dossiers en plus, des dossiers en moins. Sans parler du contenu d'un dossier. Parce que ça, je ne sais pas, ce n'est plus, pour moi.

Karine

Ce n'est plus de ta vie. Il y en a que tu connais toujours.

Alain

Je connais de noms parce qu'ils sont restés que j'ai connus.

Karine

Et puis ils sont toujours là. Oui, bien sûr.

Alain

Donc ça fait quelque chose, une petite piqûre de rappel. Mais seulement, piqûre de rappel, maintenant, nous sommes en 2023, donc la balle est dans un autre camp. C'est un autre camp. Il y a un petit peu être parent et être papi. C'est pas pareil, c'est pas la même responsabilité.

Karine

C'est ça.

Alain

C'est une image, mais maintenant, je ne suis plus pro.

Karine

Oui, c'est vrai.

Alain

Tout au long de mon parcours médical, il y a eu beaucoup d'encouragement, parce que quand je donnais des signes de dire « C'est une journée avec la chimiothérapie et tout, la journée n'est pas mauvaise, etc. Il y a des jours, je disais « Oh là là ! Je ne dors pas, je suis épuisée. Il y a rien à y faire, les calmants et tout, rien n'y fait. C'est la douleur, la douleur, la douleur. » Et on sentait qu'à côté, d'abord, il y avait une écoute. Après, tout en sachant éventuellement que tu ne pouvais rien y faire. Mais il y avait des encouragements en disant « On continue la lutte. Le combat ne s'arrête pas. Surtout, ne quitte pas la tenue. Continue. Bats-toi.

Karine

C'est ce que j'avais tendance à la faire et c'est ce qu'il fallait que je pense. Parce qu'il attendait pas autre chose Alain, de toute façon. Il aurait pas voulu, justement, à ses côtés, qu'on soit là en disant qu'on croise les bras et qu'on dise « Écoute, vois comment ça se passe. »

Alain

Non, non. C'est « Ba t-toi pour les tiens » puis accessoirement pour nous. » Mais c'était d'abord pour les tiens.

Alain

Y avait de l'entrain et de l'entraide.

Karine

Mais.

Alain

De l'entraide non dévoilée. De l'entraide au courant.

Karine

On était là autour de toi, proche. Tu sentais qu'on était là. On n'était pas là avec nos gros sabots, mais on était là discrètement. On était là.

Karine

Ça ne veut pas dire que nous, on n'avait pas peur non plus. Parce qu'en dehors, dans les coulisses, on là, on était sur scène. Mais dans les coulisses, c'était autre chose. On n'en menait pas large parce qu'on essayait de se renseigner aussi. Et puis bon, c'est vrai qu'après, quand tu as commencé le traitement, comme je disais, c'était mieux après. Tu as arrivé mieux à en parler.

Alain

C'était plus facile. J'étais rentré dans la maladie, puis j'avais plus d'éclaircissement, ce que c'était, comment ça se passait. Allez imaginer un myélome. Par rapport à un autre cancer, on dit « On va faire l'ablation de telle partie du corps. » Un myélome, le sang, la moelle osseuse, comment l'imaginer ? C'est très difficile. Avec le temps, mais le temps joue en notre faveur. Nous l'avons bonifié. Et puis merci à elle et à eux.